* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 4 mai. — N° 45. *

LE BONHEUR DES AUTRES

par Pierre DHAËL

— Sans doute, répartit Michelle; il aime trop maintenant sa Rosellère pour s'en absenter longtemps.

— Et surtout il t'aime trop, toi, Michelle, pour s'en aller longtemps! pensa la cadette.

Les deux pointers, dans un galop effréné, avaient disparu au loin. Soudain, on les entendit aboyer joyeusement. Une voix mâle, au timbre sonore et grave, répondait à leurs transports et les appelait par leurs noms.

— C'est lui ! s'écria Solange, radieuse.

De toute la vitesse de ses petites jambes, Monique se mit à courir dans la direction des chiens en criant :

— Zanet ! Zanet !...

Le petit Alain la suivit au galop, en répétant avec elle:

— Zanet ! Zanet !...

Au bout d'un instant apparaissait Jean-Marc, portant dans ses bras le bébé qui lui étreignait le cou.

Il tenait par la main Monique qui sautillait d'allégresse. Les deux pointers exécutaient autour du groupe une folle sarabande.

— Tu m'étrangles, Alain ! cria en riant Villandrey au petit garçon... Bonjour, mes cousines ; voilà qui est gentil !

— Qu'est-ce qui est gentil, Jean-Marc ? demanda Michelle, tandis que l'officier s'inclinait devant elle.

— Eh bien ! que vous veniez vers moi, alors que je venais vers vous ! répondit le jeune homme gaiement.

— Vous avez fait des folies, Jean-Marc, dit Michelle, et je devrais vous gronder.

— Quelle folies, ma chère ?

— Ces admirables fleurs de Nice...

— Chut ! chut ! n'en parlons pas; si je m'étais écouté je vous aurais apporté tous les jardins de la Riviera !

Les beaux yeux du saphir, lumineux et changeants comme la mer, étaient chargés d'une joie qui éclairait de son feu le séduisant visage bronzé. Continuant de marcher entre les deux sœurs, Villandrey déclara :

— Vous savez que j'ai fait transformer mon donjon d'ermite en beau et confortable logis ?

— Comment l'ignorer ? s'écria Solange rieuse ; vous avez, à ce sujet, consulté ma sœur tout cet hiver.

— M'en blâmeriez-vous ? demanda Villandrey, riant à son tour.

— Certes, non ! Michelle a un goût parfait ! Et c'était, à vos visites, un très aimable prétexte !

— Vous trouvez que j'abusais ? s'écria l'officier. Est-elle méchante, cette petite Solange!

— Vous m'amusiez beaucoup, au contraire, avec vos échantillons de papiers, d'étoffes, de tentures, vos catalogues de lustres, vos dessins de meubles, vos idées de divans, de coussins, vos modèles de tapis, vos plans pour chaque pièce...

— Oh ! la moqueuse ! comme elle a dû rire du pauvre cousin, quand il s'en allait !

— Pas du tout, je vous admirais, au contraire, car je vous trouva un très habile décorateur, Jean-Marc !

— Merci du brevet que vous me décernez et qui me flatte infiniment, petite cousine.

— Il n'y a qu'une chose que je trouve bizarre... reprit Solange.

— Laquelle ? dites !

— Eh bien ! jamais nous n'avons vu ces mystérieux arrangements. J'avoue que j'en suis fort intriguée. Où dirait que vous préparez l'installation, chez vous, de quelque princesse de légende, exilée sur des terres étrangères, et qui va revenir d'un lointain pays.

Michelle, jusqu'alors silencieuse, jeta de côté, à sa sœur, un regard de reproche. Qu'allait répondre Jean-Marc à cette indiscrète réflexion ? Il éclata d'un rire sonore et joyeux.

— Justement ! Vous ne croyez pas si bien dire : l'avènement de quelque reine... qui ne vous est peut-être pas inconnue, jeune Solange.

Michelle, que cette conversation suppliciait, les devança pour appeler sa fille ; accrochée des deux mains au collier des chiens, Monique se faisait traîner par eux au milieu du sentier.

L'officier les rejoignit, prit la fillette, et, à la grande joie de cette dernière, l'assit sur son épaule.

Alors, le petit Alain, jaloux, se mit à pousser des cris perçants.

— Oh ! le vilain ! s'écria Michelle énervée. Tais-toi, ou tu seras puni !

— Cruelle petite maman ! fit Jean-Marc de sa voix la plus caressante.

Et, enlevant comme un fétu de paille le bambin, il le plaça sur son autre épaule. Puis il adressa aux deux sœurs d'un ton comiquement solennel :

— Le mystère va cesser. Il a assez duré. Mon installation est terminée, et je venais vous convier à un thé-crémaillère pour jeudi prochain.

Solange, enthousiasmée, battit des mains :

— Ah ! que c'est amusant !... On visitera tout, du haut en bas, dites, aimable propriétaire ?

— Parfaitement... Et je me berce de l'espoir vaniteux que vous me décernerez quelques compliments.

— Nous ne doutons pas de la qualité de votre goût, mon ami ; je suis sûre d'avance que cet intérieur doit être ravissant, dit avec douceur Michelle.

— Et chaud... intime... Ça, j'en suis certaine ! ajouta Solange avec animation.

— J'eurais voulu vous convier à un déjeuner pour cette pendaison de crémaillère, reprit l'officier ; mais votre année de deuil n'est pas close ; cela ferait jaser les domestiques et les gens du village. Un thé passera plus inaperçu.

— Vous direz à Louison de faire des chaussons aux pommes, déclara Solange. Michelle m'a dit que c'est son grand succès.

— C'est vrai. Elle nous en faisait pour nos goûters quand nous étions enfants, dit Jean-Marc avec un tendre regard vers Michelle.

— Elle faisait aussi de merveilleux clafoutis, je m'en souviens, car j'étais un peu gourmande ! avoua la jeune femme.

— J'y viendrai, moi aussi, à ce bon petit goûter ? demanda la voix chantante de Monique, qui passait et repassait ses doigts dans la chevelure soyeuse de Villandrey.

— Naturellement que tu y viendras, et même le bébé Alain. Je vous invite tous deux ; Louison vous fera une bonne crème. Elle raffole des enfants, ajouta l'officier en particulier des vôtres, Michelle.

En disant ces mots, Jean-Marc sourit, car il avait failli dire : « des nôtres ». Et il posa les deux capitales à terre.

Ce arrivait au château.

— Venez prendre le thé avec nous, Jean-Marc, dit Michelle, vous nous raconterez votre randonnée ; nous croirons y être.

— En attendant que vous y veniez effectivement ! hasarda l'officier d'un ton de mystère.

— Quelle raison aurais-je de faire ce voyage ? répondit tristement la jeune femme.

— Pourquoi, dans quelques mois, cette raison ne naîtrait-elle pas ? demanda Jean-Marc d'une voix basse, chaude, indiciblement tendre, pendant que, penché vers Michelle, son regard, appuyé sur la jeune femme, l'enveloppait d'un rayonnement d'amour.

Sans répondre, elle baissa les yeux et franchit, la première, la barrière rustique qui fermait l'entrée du parc.

Tandis qu'elle s'arrêtait un peu plus loin, pour remettre à sa fille ses sandales de cuir que l'enfant avait enlevées pour courir nu-pieds, Villandrey se tourna vers Solange et lui demanda à voix basse :

— Michelle serait-elle malade ?

— Non. Pourquoi ?

— Je la trouve mélancolique, rêveuse, distraite, absente... Cela ne vous inquiète-t-il pas, Solange ?

La cadette eut un sourire rassurant.

— Ce n'est sûrement rien de sérieux. Elle est anémie, et le moral doit s'en ressentir. Je vais la soigner et la remonter.

— Merci ! répondit avec un accent ému l'officier.

Tandis qu'ils gravissaient le perron, Solange, songeuse, monologuait en elle-même :

« Comme il l'aime ! Avec quel accent de tendresse, il m'a questionnée à son sujet ! On dirait cependant qu'elle ne se doute pas de son bonheur ! »

L'expression d'amoureuse inquiétude de Jean-Marc hanta Solange toute la soirée. Une souffrance inavouée et qu'elle ne comprenait pas, pesa sur son âme.

Combien elle eût trouvé délicieux qu'un cœur d'homme se tourmentât ainsi pour elle !...

XXII

Calme, un peu austère dans l'isolement du deuil, mais éclairée de leur mutuelle affection, l'année, pour les deux sœurs, s'était écoulée à Roc-les-Bois.

Grâce aux soins intelligents de sa cadette, grâce aussi à la vigueur de sa jeunesse, Michelle, très souffrante pendant plusieurs mois, avait recouvré la santé.

Emmenant avec elle les deux enfants, elle allait presque chaque jour au cimetière du village, accompagnée de Solange.

A la fin de l'après-midi, c'était la visite à peu près régulière de Jean-Marc.

Cette présence de l'officier, apportait un épanouissement d'âme à Solange. Elle était, pour le jeune veuve, la source d'un douloureux bonheur.

A mesure que le temps fuyait, Michelle voyait approcher, avec terreur, l'heure inévitable où Jean-Marc allait solliciter sa main, lui offrant ce bonheur de la vie dont elle avait fait le sacrifice héroïque.

Ce « non » qu'elle devrait bientôt lui opposer, d'avance lui déchirait le cœur. Et, comme il arrive à tous ceux qui aiment véritablement, la pensée de la souffrance de Jean-Marc lui était plus cruelle que sa propre douleur.

— Je tiendrai ma promesse, répétait Michelle. Une Sauverte ne se parjure pas. Je sais la valeur d'un serment fait à Dieu.

La réserve qu'elle observait vis-à-vis de Jean-Marc la rendait, sans qu'elle en eût conscience, encore plus attirante aux yeux de l'homme épris.

A son insu, elle faisait innocemment le jeu d'une coquette qui eût voulu exciter la flamme amoureuse dont il brûlait, et qu'il ne cherchait pas à contenir ni à modérer, puisque sa Michelle était libre.

S'il ne laissait encore, ou à peu près, c'est qu'il respectait la réserve de la jeune veuve et qu'il trouvait délicieuse cette attente, chaque jour diminuée, sachant qu'elle ne pouvait qu'ajouter à leur bonheur futur.

L'approche de ce bonheur, qu'il croyait déjà presque sûr, augmentait de jour en jour le charme séducteur de Jean-Marc, sa verve intelligente, l'air fascinateur de toute sa personne.

De là, à Roc-les-Bois, une atmosphère de tendresse dont souffrait cruellement Michelle. Le philtre bu à même la coupe exaltait le cœur de Jean-Marc, rendait Solange émue et tremblante, et laissait aux lèvres de Michelle le goût amer d'un calice auquel désormais elle ne devrait plus se désaltérer.

.....

Juillet dorait les moissons autour de Roc-les-Bois. Dans l'air chaud bourdonnait le ronflement mécanique des batteuses des fermes.

Sur la terrasse du château, les sœurs cousaient en attendant la visite de leur cousin; près d'elle les enfants jouaient.

Les deux pointers, allongés au soleil sur le beau dallage de marbre, dormaient ou essayaient de dormir, tourmentés par Monique ; celle-ci les affublait des chapeaux de la grande poupée, à la joie d'Alain qui les tenait par les oreilles pendant ces singulières essais de modiste.

Solange s'arrachait souvent à la lecture du livre ouvert devant elle, pour scruter l'avenue de peupliers que suivait Jean-Marc quand il était à cheval.

Quelle aimait cette élégante silhouette du cavalier, harmonieusement adaptée au trot de la bête de race, le balancement rythmé du buste aux larges épaules, les longues jambes nerveuses dont la moindre pression dirigeait la monture, et ce geste galant de la main gantée, enlevant le chapeau et jetant les rênes au valet d'écurie avant de sauter à terre avec une grâce inimitable.

Au lieu de l'image attendue, ce fut le crépitement d'une motocyclette qui fit tressaillir la jeune fille.

Un commissionnaire venu de Loches allait droit vers la porte de service, derrière le château, où il disparaissait. Un bon verre de vin rosé de Touraine l'attendait à la cuisine.

— Il me semble que Jean-Marc est bien en retard ; il avait dit qu'il viendrait vers quatre heures, remarqua Solange qui ne pouvait plus maîtriser son impatience.

— D'après ce qu'il a expliqué hier, on devait lui amener un nouveau cheval, qu'il voulait essayer, répondit Michelle.

(*A suivre*).

CINÉMA

UN ANGE en tournée

Du sexe féminin, du « petit sexe » comme s'exprime Balzac pour apporter une variante au classique « sexe faible », avec des cheveux blonds, l'instinct de la danse, une taille souple et des dons certains de comédienne, cet ange-ci est Ginger Rogers. Inattendu, n'est-ce pas ? Vous l'eussiez plus facilement prise pour un démon !

Elle n'a pas d'argent, pas de travail, mais elle conserve sourire et bonne humeur en se nourrissant de pommes sur le banc d'un parc. Sur ce banc, elle fait la connaissance d'Alfred Borden, industriel respectable, grisonnant, légèrement obèse, marié à une personne encore jolie et père de deux enfants. Contrairement à sa voisine, il possède beaucoup d'argent et beaucoup de chagrin. Pendant toute sa vie, il a travaillé d'arrache-pied pour satisfaire aux moindres désirs des siens qui, avides de distractions sans cesse renouvelées, le délaissent.

De la rencontre de ces solitudes, jaillit une exquise comédie, riche en rebondissements cocasses.

Qu'un monsieur dans la situation de Borden introduise nuitamment chez lui une ravissante inconnue, qu'il sorte chaque soir en sa compagnie... Ne pensez-vous pas que son entourage ait le droit de s'inquiéter ? Epouse, enfants, ne comprennent rien à ce bouleversement de ses habitudes et le soumettent à l'examen d'un aliéniste dont le diagnostic les rassure.

Petit à petit, la présence dans la maison de cette jeune personne y introduit à nouveau la joie et la confiance mutuelle. L'ange pacifie le ménage, les époux se réconcilient et le fils trouve le bonheur après quoi il soupirait.

Ginger Rogers doit à Gregory la Cava qui dirige « Un Ange en tournée », d'avoir été engagée comme comédienne et non plus comme danseuse dans « Pension d'Artistes », où éclatèrent ses nouvelles qualités. Artiste nuancée, toujours spirituelle et souvent émouvante, elle joue très agréablement sur les deux claviers.

La distribution de « Un Ange en tournée » réunit les noms de Walter Connolly, adroit, plein de bonhomie et de naturel, James Ellison, Tim Holt, Verree Teasdale.

GINGER ROGERS

(A.A.R. 1.224)

SHERLOCK HOLMES

Sir Ronald Ramsgate, chargé de la surveillance des joyaux de la Couronne déposés dans une chambre forte de la Tour de Londres est, au moment où commence notre histoire, l'homme le plus ennuyé de toute l'Angleterre. Il vient de recevoir une note mystérieuse l'informant qu'une très précieuse émeraude attendue des Indes, sera volée à son arrivée dans la capitale de sa gracieuse Majesté. La réputation de Sherlock Holmes n'est déjà plus à faire, aussi va-t-il s'ouvrir de ses tourments au fameux détective et le prier de monter bonne garde. Celui-ci est déjà persuadé qu'il aura à se mesurer contre le docteur Moriarty, criminel par dilettantisme, très sûr de ses alibis, puisque la Cour n'a jamais pu retenir une charge contre lui.

Une cliente se présente chez Sherlock Holmes en même temps que Sir Ronald : Miss Ann Branton, inquiète de ce que son frère ait reçu un message identique à celui qui précéda la mort de leur père dix ans auparavant. Jerroid Hunter, fiancé de la jeune fille, s'efforce de la tranquilliser avec des mines un peu secrètes, et le soir même, son futur beau-frère étant assassiné dans ses parages, il est arrêté, puis relâché sur les conseils du détective, pour pouvoir être mieux épié.

Le lendemain, c'est au tour d'Ann de recevoir le fameux message. Voilà pour Sherlock Holmes beaucoup de travail en perspective : la surveillance de l'émeraude et celle de la brune miss Brandon. Son second, le docteur Watson s'occupera de la pierre et lui-même, de la demoiselle. Elle ne change rien à ses projets, assiste en grande toilette au bal de Lady Conynham et vers la fin de cette élégante manifestation s'enfuit dans le parc, effrayée par son fiancé. Sinistre imprudence : un gaucho veut l'étrangler au lasso.

Bien entendu, Sherlock Holmes arrive à temps et se saisit du coupable qui avoue être au service de Moriarty. Pendant ce temps, ce dernier faisait enlever l'Etoile de Delhi, récupérée un peu plus tard par le docteur Watson, et se cachait dans la chambre forte de la Tour ou, vaincu par Sherlock, il aura la fin qu'il mérite.

Ce film de la meilleure veine parmi la production policière, a été tiré de l'œuvre de Conan Doyle, écrivain anglais de la seconde partie du XIXe siècle. Ses compatriotes apprécient ses romans historiques qui contiennent de remarquables peinture de l'Angleterre de son temps et des guerres de l'Empire. Mais en France, c'est surtout à la série des aventures de Sherlock Holmes que Conan Doyle doit sa popularité.

Pour créer ce personnage pittoresque que nous voyons sous les traits de Basil Rathbone, il c'est inspiré sans nul doute de Dupin, le policier amateur d'Edgar Poe.

Le professeur Locard qui lui consacre tout un chapitre au cour d'un ouvrage de technique policière, a rendu hommage à la logique impeccable avec laquelle Sherlock Holmes sait enchaîner la série des faits qui, d'un indice en apparence futile, le conduiront à la découverte de la vérité. On a pu dire dans ce sens que Conan Doyle a élevé le roman d'aventures à la hauteur d'une science exacte.

Alfred Werker, réalisateur, a su conserver à l'adaptation cinématographique, l'adresse et la vraisemblance première du roman, de telle sorte que nous nous trouvons en présence d'un spectacle bien composé, habilement dosé dans l'émotion et maintenu dans une atmosphère caractéristique aussi réussie que fut l'an dernier celle de la siniste lande de Dartmoor dans « Le chien des Baskerville ».

Excellente, l'interprétation groupe autour de Basile Rathbone et de Nigel Bruce (docteur Watson), Henry Stephenson, George Zuceo, Alan Marshall, le fiancé imprudent qui, en définitive, retrouve l'amour de sa belle, et Ida Lupino, qui porte avec beaucoup d'élégance les toilettes de 1890.

De gauche à droite : **Basil Rathone, Ida Lupino et Nigel Bruce**

(A.A.R. 1.225)

LUNE DE MIEL A BALI

Fred Mac Murray et Carolyne Lee (A.A.R. 1.226)

Gail Allen est une jeune fille américaine, indépendante et orgueilleuse qui gagne largement sa vie comme première dans un maison de couture. Elle traite l'amour de ballivernes et ne se sent aucunement, dit-elle, de vocation pour le mariage bien qu'Eric Sainclair, parti avantageux, soit prêt à l'épouser.

Un jour, dans un restaurant, une diseuse de bonne aventure lui prédit qu'elle va connaître un beau jeune homme brun, qu'il aura une cicatrice au bras droit et qu'elle fera un magnifique voyage en mer. Pui, elle aimera cet homme et refusera tout de même de l'épouser.

Gail s'empresse de rire de ce programme imaginaire, n'empêche que le soir en rentrant de son magasin, elle s'arrête devant une exposition de yachts. Elle y rencontre Bill Burnett, beau garçon brun qui revient de Bali et qui porte une cicatrice au bras droit. Ils font connaissance d'une façon toute moderne, assez cavalière et se séparent avec la certitude de se revoir.

Bill s'éprend d'elle et demande sa main par l'intermédiaire d'une cousine. Prête à dire oui, Gail se drape dans une feinte indifférence quand survient Noëlle, jeune personne un peu excentrique qui entend bien épouser Bill. Celui-ci doit retourner à Bali, gérer une plantation. Gail tente de l'oublier en travaillant de plus belle, mais l'amour est plus fort que l'orgueil ; elle s'embarque à son tour pour Bali.

Apprenant que Bill est à la veille de s'unir à Noëlle, elle reprend le bateau pour l'Amérique. Un peu plus tard, visite de Bill à New-York et à Gail qui, ignorant qu'il n'a pas épousé Noëlle à cause d'elle, lui lance à la figure ses fiançailles avec Eric.

Le manège pourrait durer longtemps. Enfin après un amusant chassé-croisé, les choses s'arrangent avec beaucoup d'élégance et de joie.

Pour rapprocher finalement Gail et Bill, il est un autre facteur que l'amour réciproque. Rosie, une adorable petite fille orpheline, a été confiée à Bill, et Gail dont l'orgueil ne voulait pas plier devant un homme, fond comme neige au soleil, selon le bon plaisir de l'enfant. Carolyne Lee, l'interprète de ce très jeune personnage — quatre ans dans le scenario — crève littéralement l'écran. Que n'émotion naturelle, que de simplicité ! Carolyne ne joue pas, elle vit.

Madeleine Carroll prête sa beauté et son talent à Gail. Fred Mac Murray a de la vigueur et du charme.

Malgré un développement assez conventionnel, ce film est agréable à voir.

Ph. S.A.F.A.R.A. (81.227)

Une patrouille passe près d'un moulin à vent « quelque part » sur la côte de l'Atlantique.

" CONTE "

CENSURE SENTIMENTALE

Mᵉ Beaufort, notaire à Mouilly, avait déclaré, une fois pour toutes, qu'il n'autoriserait jamais sa fille, Simone, à épouser ce jeune godelureau qui avait nom Gérard Taillade. Ce garçon avait à ses yeux le double défaut d'être le fils de son pire ennemi, son confrère de Dampierre, qui lui avait enlevé sous le nez deux grosses affaires, et d'être aspirant-pilote.

— On n'épouse pas un aviateur, déclara M. Beorfort, c'est un casse-cou, un bon à rien, etc...

Personne ne sut ce que signifiait cet « et cætera », car Mᵉ Beaufort termina sa phrase par un geste péremptoire qui signifiait clairement : « Qu'on ne revienne pas là-dessus ».

La douce Mᵐᵉ Beaufort se contenta de hausser ses fins sourcils et de quitter la pièce, espérant que l'orage passé, elle pourrait parler posément à son mari de ce parti plutôt enviable.

Simone, de son côté, eut un rire clair assez irrévérencieux et elle tira cette conclusion :

— Tu changeras sûrement d'idée, car Gérard est vraiment un garçon très bien.

Elle sortit vivement et le bruit de la porte couvrit le « Jamais ! » énergique du notaire.

Les choses en étaient là quand la guerre survint.

Simone prit un visage soucieux. Le père se dit :

— Qu'est-ce que ce serait s'il était son mari ? J'ai bien fait d'être ferme.

Et, à son tour, il boucla son ceinturon et rejoignit son dépôt en qualité de capitaine.

Il fut versé à la censure.

Dès qu'il connut son attribution, il appela près de lui sa femme et sa fille et leur vie, dans cette bourgade de l'Ouest, fut à peu près semblable à celle qu'ils menaient à Mouilly.

Simone avait repris un visage plus serein et le père se dit :

— Elle l'a oublié. Tant mieux ! Je me doutais bien que ce grand amour durerait « l'espace d'un matin ».

Car il se flattait de connaître ses auteurs.

Et il ne pensa plus à Gérard Taillade jusqu'au jours où... Mais n'anticipons pas.

Le capitaine Beaufort était arrivé ce matin-là à son bureau — une pièce de trois mètres sur trois — en même temps que le soldat chargé de sacs postaux qu'il plaça tout simplement au milieu de la pièce.

— Sergent, appela Beaufort, faites porter ces colis chez vous.

Du bureau voisin un sous-officier accourut.

— Le tri d'hier est-il terminé ? s'informa le capitaine.

— J'ai mis une dizaine de lettres de côté.

— Passez-les moi.

Pendant que le soldat débarrassait le premier bureau pour encombrer le second, le sous-officier apporta le mince tas de lettres douteuses. Assis devant sa table, le capitaine les compulsa immédiatement.

L'une donnait des détails interdits. Il déclara :

— Ne faire parvenir que l'enveloppe à la destinataire avec ces mots : « Votre mari va bien mais il est trop bavard ».

La seconde était d'une écriture tellement illisible quelle pouvait recéler des indications suspectes:

— Interroger le destinataire.

Le troisième... Le capitaine Beaufort en eut le souffle coupé. Elle était adressée à sa fille et commençait ainsi :

« Ma chérie, votre lettre m'a fait « un bien que vous ne pouvez imaginer. Je craignais l'influence du « dragon paternel. La tuile, c'est « qu'il est à la censure. Je vais « essayer de vous écrire sans employer la franchise militaire, nous « passerons plus facilement, je « crois. Votre mère est chic de « nous défendre. Dites-lui, mon « amour, que j'avais toujours rêvé « d'une belle-mère comme elle... »

Et cela continuait pendant six pages !

On voulait se payer sa tête, on allait voir.

Le capitaine glissa la lettre dans l'enveloppe et plaça le tout dans le tiroir des documents importants fermé à clé.

Trois jours après, nouvelle lettre, aussi tendre et réclamant une réponse.

Puis, coup sur coup, deux autres lettres tristes et inquiètes. Elles allèrent rejoindre les précédentes dans le tiroir.

Le soir, le capitaine Beaufort trouva à sa fille l'air soucieux et les traits tirés. Elle parlait à peine, sa mère aussi. L'ancien notaire faillit faire un éclat; mais, chose rare chez lui, il s'abstint.

Le lendemain, le sous-officier lui remit le courrir qualifié de douteux dans lequel se trouvait une lettre désespérée de l'aviateur. Gérard était envoyé dans un camp en arrière de la ligne. Tous les pilotes désignés pour ce terrain partaient l'un après l'autre en reconnaissance au-dessus de l'Allemagne. Il allait rejoindre le camp sans nouvelle de sa bien-aimée. Pourquoi « l'abandonnait-elle » alors qu'il avait tant besoin de son amour ?

Le capitaine Beaufort marcha de long en large dans son bureau, les mains derrière le dos, lançant des regards sombres à la lettre étalée sur la table.

Plusieurs fois, sans qu'il s'en aperçût, le sous-officier vint dans la pièce chercher un dossier, un sourire ironique aux lèvres. Il avait montré la première lettre au capitaine parce qu'il n'était pas fâché de le savoir brimé et traité de « dragon » ; les suivantes, c'est sur son ordre formel qu'il les lui avait remises. Et maintenant, il comprenait très bien l'embarras de son chef.

Brusquement, le capitaine se décida. Il ouvrit le fameux tiroir aux secrets, prit le paquet de lettres de l'aviateur, y joignit celle du jour, les ferma l'une après l'autre de la bande blanche réglementaire et y apposa le cachet ovale : « Ouvert par l'autorité militaire. »

Et le vaguemestre emporta le tout.

A midi, Simone était rayonnante. Son père remarqua d'un ton bourru :

— Tu es bien gaie aujourd'hui ?

— Pas plus que d'habitude, s'empressa la mère.

— Je n'y vois pas clair, alors. Pour un censeur, c'est un vice rédhibitoire.

Il y eut un silence que le capitaine rompit soudain :

— Vous avez vu ce fameux combat de nos aviateurs ? Neuf contre vingt-sept ! C'est du beau travail ! Je crois que je vais me réconcilier avec l'aviation...

— Les pilotes ne sont plus des casse-coup, des bons à rien, etc.?... sourit Mᵐᵉ Beaufort.

Simone ne savait pas encore si elle devait rire ou pleurer. Elle se décida pour cette dernière solution — mais c'était des pleurs de joie — quand son père conclut :

— Il faudra que j'écrive à cette vieille crapule de Taillade pour lui demander des nouvelles de son galopin.

Magda Contine.

Le plus gros des marins de la flotte royale britannique, George Cock, qui pèse environ 150 kilos, est au nombre des rescapés du destroyer « Hardy », qui fut coulé au cours de la bataille de Narvik.

Actuellement en permission, il constate avec regret que, malgré sa taille exceptionnelle, le pull-over qui lui est envoyé par un comité de Terre-Neuve, et que lui montre sa sœur, est trop grand pour lui. Ph. S.A.F.A.R.A. (A.S.1200)